

velle source d'embarras. Le jeune duc de Montmorency succéda à Condé ; mais dégoûté bientôt d'une vice-royauté qui lui rapportait plus de troubles que de profits, il la céda, à prix d'argent, à son neveu, Henri de Lévis, duc de Ventadour, homme plus grand par sa piété que par sa naissance, qui avait renoncé au monde pour se faire prêtre, et qui n'avait d'autre but en faisant cette acquisition que la gloire de Dieu et le salut des peuples du Nouveau-Monde.

Dans l'intervalle, la colonie avait fait quelques progrès. Plusieurs familles de cultivateurs étaient venues s'y établir. L'histoire doit mentionner le nom du premier et du plus remarquable de ces colons, Louis Hébert, originaire de Paris, justement surnommé le patriarche de la Nouvelle-France. Il fut « le premier chef de famille résidant dans ce pays, dit Champlain, qui vivait de ce qu'il cultivait. » Les descendants d'Hébert se sont multipliés comme la postérité d'Abraham. Les dernières paroles qu'il adressa à sa famille en mourant, furent dignes du Père des Croyants. « Je meurs content, dit-il, puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir devant moi des Sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun autre intérêt particulier, et mourrais volontiers pour leur conversion, si tel était le bon plaisir de Dieu. Je vous supplie de les aimer comme je les ai aimés, de les assister selon votre pouvoir. Dieu vous en saura gré et vous en récompensera en paradis. » La gloire de la race canadienne est de descendre de pareils ancêtres.

L'œuvre des missions ne s'était pas ralentie. La robe de bure était connue au loin sous la cabane d'écorce. Tandis que le Frère Pacifique Duplessis catéchisait aux Trois-Rivières et le Père d'Oliveau à Québec, le Père le Caron se dévouait aux Montagnais de Tadoussac. Il y avait établi une école où il enseignait la lecture et l'écriture aux petits sauvages. Il en faisait part au bienfaiteur des missions, M. Houel de Brouage, en lui envoyant des lettres écrites par ses néophytes sur des feuilles d'écorce. Aujourd'hui, quand on pénètre sous la tente de ces mêmes tribus, on trouve, à côté du crucifix et du chapelet, le livre de prières traduit en langue montagnaise. Ces Sauvages savent lire et écrire. Après deux siècles et demi d'intervalle, ils transmettent à leurs enfants les leçons du moine franciscain.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(A suivre.)